

Et la route de colonisation a remplacé le petit sentier. Suivons celle qui s'étend à travers le pays de Maria Chapdelaine.

Quelquefois, elle s'enfonce dans des profondeurs inexploitées ; la forêt est silencieuse, sauvage, donnant en plénitude cette impression de repos, de grandeur et d'indépendance que l'on ignore partout ailleurs. On la voit à côté de soi, bordant les deux côtés de la route, ou bien, au sommet d'un plateau, sur les pentes d'un ravin ; elle semble là un ornement et offre une physionomie de paysage. Mais l'incendie a laissé ici des traces désolantes. Voici un coin encombré de ruines, de troncs calcinés, de géants renversés les uns sur les autres, comme des cadavres sur un champ de bataille, ou encore debout dressant vers le ciel des bras nus et décharnés. Mais qu'importe, il reste encore dans ces décombres une grandiose idée de la vieille forêt, victime du fléau.

Mais dans la forêt comme dans les "brûlés", le défrichement ne tardera pas à faire découvrir un terrain neuf, généreux, riche pour la culture.

Voici que tout à coup le paysage sourit. A l'orée d'un vallon boisé et dans l'écartement de hauts rochers presque perpendiculaires un gracieux petit lac apparaît en forme de fève... Plus loin, un bout de "clôture d'abattis" ; un morceau de terre, grand comme un mouchoir de poche, nous avertit que nous sommes dans le voisinage d'un colon. On ne le voit pas toujours le "campe" du colon caché souvent derrière un pan de la forêt. Quelques animaux domestiques paissent, parqués dans un enclos formé de rondins superposés, ou folâtrant au grand air de la liberté, en pleine forêt, ou bien sur la route ; et longtemps après que l'on est passé, l'on entend tintinnabulant sous bois, la clochette mélancolique du petit troupeau.

Mais ce vestige de vie dure peu ; la route nous montre aussitôt un autre aspect du pays ; une étendue de terrain aride, rocailleux et inculte. Il ne pousse ici, dans les interstices des ro-